

Marie-Anne Toulouse, *Histoire de Madame de Rosemonde*, L'Atelier contemporain, 2023, 25€

L'action des *Liaisons dangereuses* vient de se dénouer dans la violence. Le vicomte de Valmont a péri dans un duel ; la présidente de Tourvel, qu'il a séduite, perdue et trahie, est morte de chagrin et d'amour bafoué. Dans ce calme d'après la tourmente, Madame de Rosemonde, tante du vicomte, elle-même parvenue au soir de sa vie, écrit une longue lettre à la défunte présidente pour lui raconter son histoire : son enfance au couvent, son éducation, son mariage à l'adolescence, enfin et surtout une passion amoureuse dont la fin l'aura fait mourir à tout le reste.

Qui entre dans le roman de Marie-Anne Toulouse ne se demande pas longtemps pourquoi il donne la parole à ce personnage de second plan d'un classique du XVIII<sup>e</sup> siècle, tant le livre convainc vite de sa propre évidence. Et la question ne revient que pour s'élucider d'elle-même dans l'atmosphère de crépuscule des dernières pages. Chez Laclos, Madame de Rosemonde était une dame vénérable élevée au-dessus de l'arène amoureuse. Cette distance, qui la rendait au mieux énigmatique pour le lecteur plongé dans l'atmosphère brûlante et glacée des *Liaisons*, faisait aussi d'elle une intouchable personne de confiance : de façon significative, elle finissait dépositaire des lettres dont se compose le livre. À ce qui peut ainsi sembler un rôle d'« utilité », Marie-Anne Toulouse a su trouver toute l'épaisseur d'un point de vue romanesque, et donner la présence d'un corps d'encre et de sang. Madame de Rosemonde est ici une femme qui en sait long mais à laquelle tout reste à dire ; une femme dont le silence dans le démêlé des passions n'est pas le signe d'une fade vertu, mais la suite d'un amour si beau et douloureux qu'il en est devenu sacré et incommunicable ; une femme qui ne peut se dire enfin qu'en écrivant à une morte, une fois privée de ses chers disparus et de sa descendance, au moment où son monde et elle-même s'enfoncent dans la nuit.

On ne pourrait donc faire à ce livre une plus grande injustice – ni se priver plus absurdement d'un immense plaisir de lecture – qu'en y voyant une resucée intempestive des *Liaisons dangereuses*. Cet avertissement mérite d'être formulé, parce que le lecteur risque de buter sur le très bref prologue, qui n'est au fond qu'un sacrifice que l'auteure lui concède : une façon de lui mettre ou de lui remettre en tête l'intrigue des *Liaisons*, de justifier que le livre se déroule au XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il emprunte certaines de ses conventions littéraires et, surtout, qu'il parle dans sa langue. Un soupçon s'installe en effet dès la première phrase : a-t-on affaire à une sorte de pastiche érudit ? C'est l'impression dont il faut se garder à tout prix, jusqu'à ce que le roman la balaie de son propre mouvement au bout de quelques pages. On le comprend alors, avec une limpidité qui est celle du style lui-même : le français parlé par Madame de Rosemonde ne relève pas de l'imitation ; il n'est pas le corset d'un roman en costume, pas un travail de taxidermiste justifiée par l'époque de l'action ; il n'est même pas l'hommage d'une connaisseuse à un état ancien de la langue. Il serait plutôt un cas de bilinguisme littéraire. Dans le français du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en particulier dans cette rhétorique du sentiment dont les *Liaisons dangereuses* restent l'un des sommets, Marie-Anne Toulouse a trouvé l'instrument qui lui a seul permis, comme une langue d'adoption, de dire ce qu'elle avait à dire. À la réaction initiale – « On ne peut plus écrire comme ça » – succède ainsi la conviction que si, cela se peut, et même que cela ne se pouvait pas autrement. Et s'il entrait dans l'entreprise une part de contrainte d'écriture, l'auteure ne se sera pas contentée de la rendre productive : elle l'aura transcendée, parfois vraiment jusqu'au sublime.

Cette langue, ou plutôt cette voix, est l'événement du livre. Non pas, on l'aura compris, parce qu'elle relève d'une prouesse technique, ni seulement parce qu'elle confirme le potentiel d'un usage du français affranchi de la croyance au vieillissement irréversible de la langue. Marie-Anne

Toulouse ne s'attarde jamais à faire de sa curieuse entreprise littéraire un objet de curiosité, pas même lorsque sa Rosemonde, par un clin d'œil, affirme qu'elle aurait voulu parler couramment la langue de son contemporain Marivaux, ni lorsqu'elle adresse de discrets et très anachroniques saluts à Colette, Gracq, Duras, Apollinaire, Nerval ou Giono – pas plus d'ailleurs que les « passages obligés » de cette vie de femme du XVIII<sup>e</sup> siècle ne font ouvertement l'objet d'une relecture critique à l'aune du présent. *Histoire de Madame de Rosemonde* n'est rien que ce qu'annonce son titre, mais il l'est entièrement ; et dans ce cantonnement du récit à lui-même, qui n'exclut pas la réflexivité ni l'autodérision, la voix de la narratrice agit comme un pur prisme qui prête à chacun de ses souvenirs une luminosité et une teinte qui est la signature et toute la beauté du livre. Nombreux sont les passages où le pouvoir de cette langue non seulement abolit la distance qui nous sépare de ce qu'on nous raconte – et serait-ce une enfance de fille au couvent –, non seulement nous dissout dans le regard de la protagoniste, mais où, perdant le livre de vue pour un instant, et relevant les yeux, on se surprend à être lu par lui plutôt que l'inverse, et à se penser dans son langage. Ce n'est pas un petit miracle, et il se double d'une émotion vraiment inépuisable quand on songe qu'il opère parce que la longue lettre de Madame de Rosemonde est un livre de la mémoire, de la déploration et de la consolation, un récit tout entier tramé de visages et de pertes, de joies élémentaires et de deuils inexorables, et que la principale qualité du monde si sensible et des figures si vivantes qui nous y sont décrites, est qu'ils ont déjà cessé d'être.

Livre inactuel, pourra-t-on dire. À condition de l'entendre au meilleur sens du terme.

Régis Quatresous